

Bertaut, Jules
Louis Barthou

PQ
67
B37B35



LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Louis Barthou

PAR

JULES BERTAUT

BIOGRAPHIE CRITIQUE

ILLUSTRÉE D'UN PORTRAIT-FRONTSPIECE

ET D'UN AUTOGRAPHE

SUIVIE D'OPINIONS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

Edward SANSOT, éditeur

7, RUE DE L'ÉPERON, 7.

1919

22

MAJORATION
OFFICIELLE
30 %

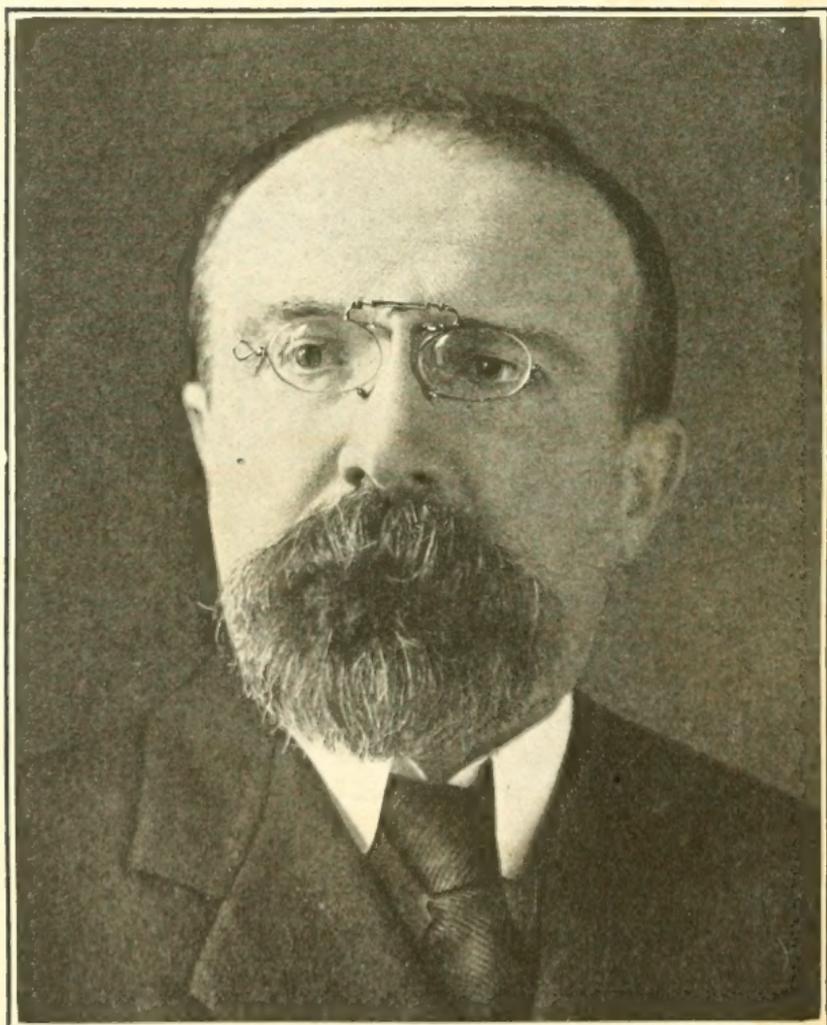


Photo Manuel.

LOUIS BARTHOU.

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOUR'HUI

Louis Barthou

PAR

JULES BERTAUT

BIOGRAPHIE CRITIQUE

ILLUSTRÉE D'UN PORTRAIT-FRONTISPICE

ET D'UN AUTOGRAPHE

SUIVIE D'OPINIONS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

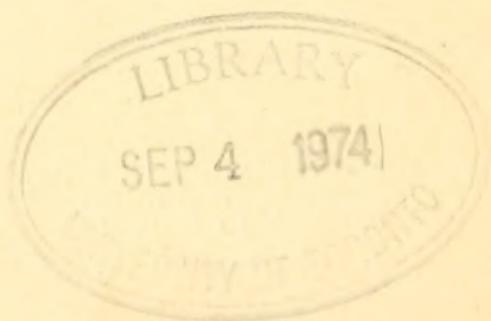
E. SANSOT, Editeur

7, RUE DE L'ÉPERON, 7.

PQ

67

B37 B35





M. LOUIS BARTHOU

Oloron est une vieille et charmante cité sise au confluent de deux gaves, avec une ancienne tour, une cathédrale, des maisons désuètes, un petit faubourg industriel et un beau panorama pyrénéen pour fond de tableau.

C'est un pays fier, grave et souriant à la fois comme nombre de coins du Béarn, chargé d'histoire et dont les habitants ne s'enlizen pas, pourtant, dans leur passé. C'est un pays de fraîche et robuste santé, mais dont les traits n'ont rien de vulgaire, constamment pénétrés qu'ils sont d'une poésie intense émanant des horizons bleus, des montagnes, des pacages verdoyants, des ruisseaux innombrables. C'est un pays d'équilibre où la nature

n'accable pas l'homme, ne l'attriste point de son écrasante majesté, ne le livre pas non plus à l'oisiveté par abondance de richesses, produit des travailleurs solides au jarret vigoureux, à la langue déliée et à l'esprit orné. C'est un pays français, c'est une marche de France.

M. Louis Barthou y vit le jour le 25 août 1862 à Oloron même. Sa famille était modeste et travailleuse, le père exerçait la profession de quincailler. Il fit ses études à Oloron, d'abord, puis au lycée de Pau dont il devint rapidement l'un des plus brillants élèves. Déjà ses tendances le poussaient vers les lettres, et les dernières années qu'il passa dans l'enseignement secondaire sont restées dans son esprit comme des années excellentes à tous les points de vue. Il eut la chance très rare, il est vrai, de rencontrer en ce lointain lycée de province un de ces maîtres remarquables, véritables entraîneurs de jeunes esprits, qui exercent toujours une influence si profonde sur les élèves très doués en leur faisant apercevoir la vie derrière les arides murailles du collège.

Ce professeur de la bonne école s'appelait Georges Edet et M. Louis Barthou n'a pas cru moins faire que de lui consacrer une plaquette : « Je dois beaucoup à Georges Edet, a-t-il écrit. Aucun des professeurs que j'ai eus au lycée de Pau n'exerça sur la discipline de mon esprit une action plus profonde. » Ame généreuse, enthousiaste, éprise de vérité, de liberté et d'idéal, il semble que

Georges Edet, d'après le portrait que trace de lui son ancien élève, personnifiait cette génération de 1848 qui était à la fois républicaine, ivre de Victor Hugo et passionnée pour la tradition romantique. En cachette il lisait à ses élèves des pages ardentes dûes à la plume d'écrivains qui paraissaient alors très avancés et qui étaient proscrits par l'Université. Elles semblaient ainsi deux fois plus belles à ces jeunes esprits puisqu'à la beauté s'y ajoutait l'attrait du fruit défendu.

C'est ainsi que les livres de Michelet, tenus en suspicion dans les classes et dont on tolérait à peine le *Précis d'histoire romaine* se passaient de main en main sous l'œil indulgent et même avec la complicité du maître. Lisez Michelet ! leur disait Georges Edet. Lisez aussi Claude Bernard ! Et, dans une leçon « vivante et claire », dont M. Louis Barhou garde encore, à des années de distance, le souvenir ému, il les initiait à la méthode et aux beautés de l'*Introduction à la Médecine Expérimentale*. Mais c'est surtout Victor Hugo qui fut une révélation surprenante pour cette classe et pour le futur amateur des belles éditions romantiques. L'auteur des *Contemplations* passait encore pour un auteur dangereux aux yeux craintifs de l'Université, et, sans être mis entièrement en quarantaine comme Michelet, n'avait pas très bonne réputation. « Aussi, ajoute M. Barthou, nous le lisions en cachette. Je me rappelle la surprise et presque la secousse que me causèrent les enjambements des vers de *Hernani*. »

Monde merveilleux pour une jeune âme enthousiaste, ce domaine immense de la poésie moderne, où l'on s'égare pour la première fois avec une sorte d'audace épouvantée...

Entre tous les élèves, il semble bien que Georges Edet ait discerné quelque peu le talent futur de l'auteur de *Mirabeau*. C'est ce dernier, en tous cas, qui, au titre de grand favori dans la composition française, fut chargé, en fin d'année, d'une leçon orale sur Mathurin Régnier. « Ma témérité, conte M. Louis Barthou, égala la confiance dont j'étais l'objet et je terminai bravement ma conférence par les vers de Musset :

Otez votre chapeau : c'est Mathurin Régnier,
De l'immortel Molière immortel devancier.

Cette citation moderne apparut probablement à ses dix-sept ans comme la plus belle des audaces. Enfin la classe entière se donna rendez-vous le 2 août 1879, jour de la distribution des prix, pour acclamer son maître favori qui prononçait le discours d'usage et trouva le moyen d'y introduire un récit romantique de la bataille de Valmy lequel fit presque porter son auteur en triomphe au grand effroi du proviseur !

Tel fut le commencement des premières études de M. Louis Barthou qui le menèrent au bachot, d'abord, à la Faculté de Droit, ensuite, où il prit sa première inscription le 13 novembre 1880 à Bordeaux. L'excellent élève qu'il avait été au lycée

retrouva toute son assiduité sur les bancs de l'enseignement supérieur : il en fut récompensé, chaque année, par un ou deux de ces prix que les Facultés de Droit distribuent de façon si parcimonieuse. En 1881 et en 1882, c'était le premier prix de Droit Civil et de Droit Romain ; en 1883, c'était encore le Droit Civil et le Droit Commercial. Examens brillants, boules blanches, éloges du jury, thèse remarquée, rien ne manqua à M. Barthou pour tenir jusqu'au bout son rôle de bon élève.

Quelques mois plus tard, il se faisait inscrire au barreau de Pau.

La carrière de M. Louis Barthou allait-elle se dérouler dans le prétoire ?

Ce serait mal connaître la génération à laquelle appartenait le futur auteur de *Mirabeau* que de l'imaginer dépourvue d'ambitions politiques ou n'y cédant que par le fait du hasard. En réalité nuls jeunes gens ne furent plus ardents à se passionner pour les choses publiques que ceux qui s'éveillèrent à la vie sociale vers ces années 1888 et environs. La République, longtemps discutée, paraissait définitivement assise et l'Exposition universelle de l'année suivante allait consacrer son triomphe. Les grandes lois sur la liberté de la presse, sur la liberté de réunion, sur l'enseignement obligatoire, sur le service militaire qui venaient d'être votées manifestaient quelles seraient les assises de la nouvelle société républicaine. La conquête de la Tunisie, de l'Afrique occidentale

française, les explorations coloniales de toutes sortes prouvaient que le régime démocratique pouvait, lui aussi, se couvrir de gloire et remplir au dehors de brillantes destinées. Enfin il n'est pas jusqu'à l'aventure boulangiste elle-même qui, en enflammant ces jeunes têtes pour un parti ou pour un autre, ne fit glisser les choses de la politique dans les écoles, dans les lycées, dans les Facultés, dans les conversations familières de tous et dans les projets d'avenir de ces hommes de demain.

M. Barthou fit comme les autres, il se laissa aller tout doucement sur la pente de la politique, se fit nommer conseiller municipal de Pau en 1888 et se trouva tout naturellement, en 1889, candidat aux élections législatives dans l'arrondissement d'Oloron. Son adversaire était le baron J. Lacaze, dont on peut admirer au Louvre l'admirable collection de peinture. Concurrent redoutable en raison des attaches anciennes de la famille dans la région : le père était sénateur après avoir été longtemps député d'Oloron et le fils se présentait avec un parrainage politique et des appuis très solides. Lutte ardente de part et d'autre, — sans cesser toutefois d'être courtoise (M. Barthou devait même quelques années plus tard se réconcilier avec son adversaire passager). L'auteur futur de *Lamartine* fut élu.

Cette première victoire remportée dans le pays d'Oloron devait être suivie de bien d'autres gagnées de plus en plus facilement sur des adver-

saires de moins en moins redoutables. En réalité, depuis 1889, M. Barthou n'a cessé de représenter l'arrondissement où il est né, et, s'il le voulait, il pourrait fort probablement aujourd'hui se dispenser de toute campagne électorale lorsque surviennent les élections. Mais c'est une coquetterie, chez lui, de remplir jusqu'au bout son devoir de candidat et de ne négliger aucune des soixante-dix-neuf communes de son fief. Avec la même patience, le même zèle et la même ardeur il les visite toutes les unes à la suite des autres, et, aux dernières élections, il n'a pas tenu, qu'on le sache, moins de quatre-vingt-une réunions. Toutes sont publiques et contradictoires, toutes témoignent du plus large esprit de tolérance du candidat :

« On ouvre les portes de la salle, et entre qui veut, raconte M. Louis Latzarus dans le *Figaro* (1). La commune entière se trouve donc rassemblée et les femmes même viennent entendre les déclarations du député. Il parle en français, car, peut-être les électeurs seraient vexés s'il paraissait les croire incapables de comprendre notre langue. Mais il manie le patois béarnais aussi aisément que le français, et ce n'est pas peu dire. Aussi arrive-t-il que, parfois et naturellement, il passe du français au béarnais sans bien savoir comment cette transition s'est opérée. A-t-il l'occasion de traiter une question locale, veut-il entretenir une assemblée

(1) Le *Figaro* du 7 mai 1914.

paysanne de la tuberculose bovine, de ses dangers, de ses remèdes et des recours que peut exercer l'acheteur contre le vendeur, aussitôt les mots patois abondent sur ses lèvres, et la langue d'oïl fleurit en langue d'oc. »

Tant d'habileté et de tact portent leurs fruits : l'auteur de *Mirabeau*, devenu depuis longtemps populaire parmi ses électeurs, fait mentir le proverbe que nul n'est prophète en son pays.

*
* *

La carrière politique de M. Louis Barthou peut se diviser, jusqu'ici, en trois grandes périodes.

La première va de ses débuts au Parlement, en 1889, à 1900 environ : elle comprend les années d'apprentissage du député et du ministre et toute la politique du républicain progressiste. Elle débute vraiment en 1893-1894, c'est-à-dire à une époque où le monde parlementaire français subit une rénovation profonde.

Après les journées lamentables du Panama et du boulangisme, les partis sentaient le besoin de se reprendre, de se concentrer, de faire peau neuve. La nécessité des hommes nouveaux s'avérait âprement dans tous les rangs. C'est ainsi que le parti socialiste venait de se reconstituer de toutes pièces avec le retour des amnistiés de la Commune, sous l'égide de Jaurès dont la personnalité s'accusait de plus en plus. C'est ainsi que le parti conservateur,

poussé par Léon XIII, venait de donner naissance au bataillon des « ralliés ». Empoisonné par les luttes intérieures, le parti républicain ne pouvait pas se transformer aussi profondément qu'il l'aurait désiré. Néanmoins il éprouvait le désir de s'attacher de jeunes énergies, d'ardentes intelligences avec lesquelles reconstituer les équipes du pouvoir.

La chance de M. Barthou consista précisément à arriver à cette minute. Ainsi lui épargna-t-elle le trop long stage réservé d'ordinaire aux hommes politiques ministrables. Elle lui permit de brûler les étapes et d'être inscrit le 30 mai 1894 sur une liste ministérielle avec le portefeuille des Travaux Publics.

La plupart des collègues de M. Barthou étaient comme lui des hommes jeunes ou qui n'avaient jamais affronté le pouvoir. C'étaient M. Poincaré aux Finances, M. Georges Leygues à l'Instruction Publique, Félix Faure à la Marine, M. Delcassé aux Colonies. « Ministère jeune et aimable, proclamaient les journaux, et dont on attendra les débuts avec bienveillance. » Cette bienveillance était surtout acquise, semble-t-il, aux deux Eliacins du cabinet, M. Barthou et M. Poincaré, que la malignité des couloirs avait déjà surnommés *les deux gosses*.

En réalité, le rôle du futur auteur de *Mirabeau*, dans cette combinaison, fut surtout un rôle d'attente qui consista surtout à intervenir dans la loi sur les caisses de retraites aux ouvriers mineurs.

Bientôt, l'interpellation sur les garanties d'intérêts annonce un grand débat. Les Compagnies d'Orléans et du Midi soutenaient que la garantie expirait en 1956, le ministre des travaux publics qu'elle expirait en 1914. Le 12 janvier 1895, le Conseil d'Etat rendait son arrêt qui donnait raison aux Compagnies : cette décision entraînait la démission de M. Barthou.

Quinze mois plus tard, il revenait au pouvoir pour y demeurer près de deux ans. Le 29 avril 1896, s'était constitué le Ministère Méline avec M. Hanoteaux aux Affaires Etrangères, M. Cochery aux Finances, M. Rambaud à l'Instruction Publique, M. André Lebou aux Colonies et M. Barthou à l'Intérieur. Ce devait être l'un des cabinets les plus notoires de la Troisième République, tant par sa durée, par l'importance des événements extérieurs qui s'accomplirent sous son règne que par l'essai loyal de politique modérée qui fut tenté. L'œuvre de la conquête de Madagascar complétée, le voyage des souverains russes à Paris, celui du Président en Russie, autant de motifs de réjouissance. Malheureusement ces excellentes choses ne parvinrent à désarmer ni les uns ni les autres dans le duel féroce que les radicaux avaient engagé avec le cabinet. Les élections de 1898 achevèrent de brouiller l'harmonie dans les rangs républicains et M. Méline fut renversé dès la rentrée.

Dans sa chute, M. Barthou emportait la rancune des uns et la jalousie des autres. Il payait la rançon de ce portefeuille de l'Intérieur, si envié de tous

à l'époque des élections, et, par là même, si lourd à porter. On lui en voulut de ne pas avoir soutenu les amis du ministère, on lui reprocha, par ailleurs, d'en avoir fait partie, on inscrivit à son livre de dettes une douzaine de préfets qu'il avait négligé de déplacer et, finalement, on lui fit sentir l'amertume des défaites ou des victoires trop chèrement achetées.

Huit années d'absence du pouvoir furent le prix dont il paya le singulier privilège d'avoir *fait* les élections. Durant cet interrègne de nombreux évènements politiques se succédèrent qui orientèrent quelques-uns dans des directions assez différentes. M. Barthou fut du nombre et se sentit peu à peu attiré des rangs des progressistes dans ceux de l'Alliance démocratique. Cette évolution qui marque le point de départ du second stade de sa carrière politique eut lieu vers 1902 et fut célébrée au mois de mai de cette année-là, à un banquet offert en l'honneur de M. Adolphe Carnot, président de la Ligue. Amené à prendre la parole, M. Barthou s'expliqua entièrement sur l'évolution qu'il venait d'accomplir :

« Je ne veux pas sortir de mon rôle, dit-il, en traçant ici un programme politique. D'autres que moi ont déjà dit dans notre réunion plénière et dans ce banquet les conséquences qu'il convient de tirer des élections. J'estime, cependant, qu'il est nécessaire de porter le fer rouge dans cette plaie vive de la corruption par l'argent...

« D'autre part, pour que la victoire républicaine porte tous ses fruits, il faut arracher à la puissance cléricale les dernières forteresses derrière lesquelles elle lutte contre la société laïque et la République. Il faudra, d'abord, appliquer dans un esprit exempt à la fois de provocation et de faiblesse cette loi sur les associations que la France républicaine a consacrée d'une approbation significative. Il faudra ensuite abroger la loi néfaste de 1850 sur l'enseignement pour donner à l'Etat les garanties de surveillance nécessaires et pour faire disparaître les privilèges concédés par M. de Falloux aux établissements congréganistes. »

Avec cette netteté de paroles dont il est coutumier, M. Louis Barthou définissait ainsi les grandes lignes du programme qu'il s'imposait et qui le rapprochaient singulièrement des fractions avancées du parti républicain. Aussi personne ne s'étonna de lui voir accepter le portefeuille des Travaux Publics et des Postes dans la combinaison Sarrien qui s'élabora le 25 octobre 1906 et à laquelle ne tarda pas, on s'en souvient, à succéder le fameux ministère Clémenceau.

Cette fois, par un nouveau jeu du hasard, à un poste qui est généralement de tout repos, le jeune ministre allait, dans deux affaires retentissantes, donner sa mesure et déterminer les limites exactes de son esprit. Le rachat de l'Ouest et la grève des postes furent les deux pierres de touche qui permirent d'apprécier et la lucidité de ses convic-

tions démocratiques et la fermeté impérieuse de sa volonté.

Le rachat de l'Ouest, qui fut un des premiers grands succès de M. Barthou, ne rencontra, à vrai dire, aucune opposition irréductible ni dans le Parlement, ni dans le public. Depuis longtemps l'ancienne compagnie était jugée, son incurie était devenue proverbiale, sa mauvaise foi légendaire. Le ministre ne fut que le liquidateur d'une faillite prononcée depuis des années. Cependant il fallait encore de l'autorité, de la ténacité et déjà du « cran » pour résister à certaines influences capitalistes qui faisaient une grosse pression contre le projet de rachat. Circonstances délicates, parfois même très difficiles où M. Barthou sut demeurer constamment à la hauteur de sa tâche. Il présenta l'opération non comme un premier pas vers le collectivisme, mais comme un droit pour l'Etat inscrit dans les cahiers des charges et dans les conventions. Il la justifia par des exemples, il l'imposa par sa parole et il emporta le vote de l'assemblée à la fin de décembre 1906.

La grève des postiers fut un évènement d'une importance presque plus considérable pour ses répercussions immédiates dans le monde politique et dans les classes sociales. Elle était d'autant plus grave qu'elle éclatait sous un ministère résolument démocratique, qu'elle paralysait la vie même de la nation et qu'elle pouvait avoir des conséquences formidables dans le monde des fonctionnaires par

le précédent qu'elle créait. Soutenue par les députés socialistes, fomentée par des militants énergiques, elle apparaissait vraiment comme une révolte de toute une fraction du prolétariat, celle investie des fonctions publiques.

Et le ministre chargé de la réprimer, ou, tout au moins, de l'endiguer était celui-là même qui avait si souvent manifesté sa confiance dans les organisations syndicales et demandé pour elles le droit de posséder !...

Dès son entrée dans la vie publique, M. Barthou n'avait cessé, en effet, de montrer tout l'intérêt qu'il attachait aux revendications ouvrières. Déjà, en 1893, répondant à une interpellation de Jaurès : « Nous serons d'accord, dit-il, avec ceux qui voudront maintenir à l'ouvrier le droit de faire valoir ses intérêts ; nous serons d'accord avec ceux qui demanderont que l'on assure la salubrité de l'atelier, que l'on mette le travailleur à l'abri des accidents qui peuvent le frapper ; nous serons d'accord aussi pour accomplir cette réforme qui consiste dans la création d'une caisse de retraite pour les ouvriers. » Un peu plus tard, en 1904, dans une étude sur l'*Action syndicale*, il écrivait encore : « Partisan convaincu de l'association professionnelle et de l'action syndicale, j'estime qu'elles sont susceptibles de rendre les plus grands services aux travailleurs dont elles peuvent, à la longue, pratiquées avec confiance et méthode, transformer et améliorer profondément la situation.

« Les conditions du travail ont subi, au cours des derniers siècles, des modifications continues sous l'action parallèle de la législation et des mœurs. Il s'en faut que cette évolution soit achevée. Elle commence à peine. Le contrat collectif de travail vers lequel on s'achemine par des tâtonnements indécis et parfois violents pourrait être la formule sociale du siècle qui vient de s'ouvrir. L'association professionnelle avec son organisation libre et souple, si différente de l'ancienne corporation, sera l'instrument nécessaire de cette transformation. »

Enfin, dans un discours prononcé l'année d'avant au banquet de l'Alliance républicaine démocratique, il affirmait la nécessité pour les syndicats de pouvoir posséder : « Les syndicats français, s'écriait-il, n'ont pas de réserves. Ils vivent au jour le jour, livrés ainsi aux hasards et à l'insécurité du lendemain. Quelle différence, Messieurs, avec les Trade-Unions qui, aujourd'hui, comptent plus de deux millions de membres, qui ont cinquante et un millions de revenus annuels et une réserve de treize millions !... »

Ainsi, dans tous ses écrits, dans tous ses discours, M. Louis Barthou avait toujours manifesté le souci extrême qu'il portait aux revendications et à l'organisation syndicales. Cependant il avait, dès le début, fait une distinction capitale entre les ouvriers et les fonctionnaires et établi nettement que si les premiers pouvaient user du droit de grève, l'emploi de cette arme était interdit aux

seconds de par la nature même de leurs obligations professionnelles. « Nous voulons, disait-il déjà en 1897, que les fonctionnaires de tous ordres se pénétrant de ce même sentiment du devoir, qu'ils soient les agents dévoués, actifs, fidèles du gouvernement dont ils relèvent, qu'ils obéissent à leurs chefs hiérarchiques et n'aient souci ni des pouvoirs occultes ni des ligues secrètes. Nous voulons que, serviteurs de leurs fonctions, ils puisent dans l'impartialité d'un devoir supérieur à toutes les coteries, l'autorité et l'indépendance. On est libre de ne pas devenir fonctionnaire, mais ceux qui bénéficient des avantages attachés à une fonction ont en même temps contracté le devoir de fidélité et d'obéissance. »

On comprend dès lors tout naturellement quelle fut l'attitude du ministre en présence de ses subordonnés révoltés. Devant « cet attentat contre la souveraineté nationale », ainsi qu'il l'appela, le défenseur des syndicats professionnels fit place au défenseur de l'ordre dans un état organisé. Les sanctions sévères qui furent prises contre plus de trois cents des meneurs n'apparurent aux esprits un peu réfléchis ni comme une mesure d'affolement, ni comme une œuvre de basse vengeance, mais comme la conclusion fatale d'un débat violent entre l'État et ses fonctionnaires révoltés. Le hasard inique avait voulu que ce fût précisément le promoteur des syndicats professionnels qu'on chargeât d'agir contre ces mêmes syndicats devenus

fauteurs de troubles et en rébellion ouverte. La façon vigoureuse dont M. Barthou défendit l'intérêt de la puissance publique dans cette occasion ne devait pas s'effacer de longtemps de l'esprit des promoteurs de la grève ni de celui des milieux parlementaires.

* * *

La troisième phase de sa carrière fit la preuve, plus éclatante encore si possible, de l'esprit de décision, d'énergie et de volonté de M. Louis Barthou. C'est, sans nul doute, à l'heure actuelle, la période la plus brillante de sa vie publique, celle qui lie à jamais son nom à la grande œuvre de guerre, la période de la loi de trois ans.

Elle débute par le retour de l'auteur de *Mirabeau* aux affaires, sous le ministère de M. Poincaré, comme ministre de la justice en janvier 1913. Puis c'est l'élection présidentielle et l'élévation de M. Barthou à la Présidence du Conseil en mars de la même année. Quelques mois plus tard, les débats s'ouvraient sur la loi militaire.

Qui ne se souvient de ces séances parlementaires passionnées, interminables, où une cohorte liguée contre un homme s'efforçait, par tous les moyens, de l'empêcher d'aboutir ! Qui ne se souvient de ces sursauts d'énergie, de ces trésors d'éloquence improvisée, de cette attention sans cesse aux aguets, de cette volonté farouche, de cette puissance

d'attaque et de riposte continue qui furent l'apanage du Président du Conseil ! Tantôt c'était un défilé d'amendements qu'il fallait combattre et démolir un à un, tantôt c'était un contre-projet habilement truqué dont il fallait deviner et souligner la nocivité à une Chambre nerveuse, sans volonté, séparée en deux sur la question, prête à se déjuger à tout instant. Nuls débats plus âpres dans les annales de la troisième République que ceux de cette loi de trois ans. L'atmosphère était déjà comme emplie du fracas des armes qui allait bientôt éclater aux frontières, la fièvre était dans l'air avec le sentiment que de grandes choses se préparaient. Les uns contre les autres les partis s'affrontaient avec une sorte de fureur désespérée, et, sans qu'il l'avouât, l'âme de chacun était traversée de pressentiments atroces. Déjà se manifestaient ces dévouements spontanés à la chose publique qui sont l'accompagnement des grandes crises sociales, et l'on vit des parlementaires perdre leur siège de gaieté de cœur afin de faire triompher une idée qui leur apparaissait comme le salut de la patrie !

Dans ces chocs et ces perplexités grandissants, l'opiniâtreté de M. Barthou fut admirable. Elle s'agrippa, d'un effort désespéré, au projet de loi comme à la seule planche de salut, elle n'eût de repos qu'elle n'eût abouti. Comment choisir des paroles caractéristiques dans les beaux discours qu'il fut alors amené à prononcer ? Chacune de ses phrases, lorsqu'on les relit à présent,

à la lueur effrayante de la guerre, emprunte une force singulière de divination et semble gonflée de tout le suc de l'avenir.

« La paix de l'Europe n'est pas certaine, positive, prophétisait-il du haut de la tribune, c'est une paix précaire qui ne dépend pas de la volonté d'un seul et qui ne peut être maintenue qu'à la condition que chaque pays fasse des efforts nécessaires pour assurer sa défense nationale...

« La seule politique de notre pays doit être celle qui lui permette d'aller le front haut, de regarder vers toutes ses frontières, et, sans vouloir aucune agression, de pouvoir répondre à toutes les agressions...

« A ceux qui prétendent que nous sommes animés d'un chauvinisme outrancier, ne puis-je rappeler, pour l'honneur de ce pays tout entier, l'attitude si digne et si calme de la France au moment d'Agadir ? Avons-nous prononcé alors des paroles agressives ?... C'est devant cette attitude française qu'on a compris que nous irions jusqu'au bout de notre droit, mais il faut que ce droit s'appuie sur la force, et, pour s'appuyer sur la force, il faut que nous ayons une armée prête.

« A ceux qui nous diraient qu'en présentant la loi de trois ans, nous avons cédé à des sommations chauvines et nationalistes, vous pourrez répondre : Non !

« Nous avons eu seulement la volonté d'assurer dans la paix du monde la paix de la France ; nous

avons eu le sentiment que cette paix, nous ne pourrons l'assurer que si elle se concilie avec les intérêts de la défense nationale, et cette défense nationale elle ne se résume pas seulement pour nous dans la sauvegarde de nos intérêts, elle se confond aussi avec la dignité et l'honneur du pays. »

Paroles prophétiques et courageuses auxquelles une partie de la Chambre répondait par des cris, des vociférations et jusqu'à des injures. Imperturbable, M. Louis Barthou tint tête à l'orage.

— S'il ne faut que du courage et de la volonté, je vous assure que j'irai jusqu'au bout de la tâche que je me suis imposée.

Même crânerie opiniâtre dans toutes les séances de ce débat chargé d'électricité :

— Vous n'êtes pas assez grand, lui crie un obscur parlementaire du nom de Claussat.

— Vous dites que je ne suis pas assez grand, réplique M. Barthou ; il ne vous appartient pas de me mesurer, mais laissez-moi vous dire que j'ai une intention et une volonté parce que j'ai un devoir.

Et à l'extrême-gauche qui multiplie ses attaques :

— Quelque appréciation que vous portiez sur mon action et sur mes moyens, vous me rendrez au moins cette justice que j'aborde le débat en face et que je ne me dérobe pas, car j'ai la volonté et le devoir de ne me dérober à aucune de mes responsabilités.

Le 5 juillet, le débat atteignit son point culmi-

nant et la discussion monta à un ton de violence inouïe. Harcelé par Jaurès, M. Barthou fut amené à établir, à la tribune, une distinction entre le véritable prolétariat et les mauvais éléments de celui-ci égarés à la Confédération générale du travail pour on ne sait quelle besogne louche contre la patrie. « Propagande révolutionnaire avilissante qui, d'année en année et par une œuvre quotidienne, tente, par le désordre et par le sabotage de la mobilisation, de rendre impossible la défense du pays. » Haché par les exclamations de l'extrême-gauche, couvert par les applaudissements de la grande majorité, ce beau discours eut le succès qu'il méritait et l'affichage en fut voté quelques instants plus tard.

Après des efforts de parole comme ceux-ci et le retentissement qu'ils eurent dans le pays, le vote de la loi était, désormais, acquis et la tâche de M. Barthou terminée. Chacun vit bien alors de quelle importance était l'œuvre et quel service immense le Président du Conseil avait rendu à la France en mettant son autorité et son talent au service de cette entreprise, mais nul ne prévoyait les conséquences gigantesques qu'allait produire cette loi qui dotait le pays des troupes de couverture indispensables à une invasion brusquée.

C'est aujourd'hui seulement, après la guerre, que nous pouvons calculer les effets du patriotisme le plus clairvoyant qui fut jamais. C'est aujourd'hui que nous pouvons rendre grâce à

l'homme qui sut prévoir et faire partager sa vision prophétique, à l'homme qui s'acharna à son œuvre corps et âme au point que, lors des dernières séances, ses forces le trahirent et qu'il s'écroulait presque de fatigue, à l'homme véritablement inspiré et placé par le destin au poste qu'il fallait.

Comme il pourrait triompher aujourd'hui d'une vue si claire de l'avenir si le drame effroyable de la guerre n'abolissait en lui toute vaine satisfaction d'amour-propre ! Frappé dans ceux qui l'entouraient, M. Louis Barthou a été lui-même frappé au cœur dans la personne de son fils unique, engagé volontaire, tué à Thann d'un éclat d'obus.

Il a su, il sait ce qu'est l'angoisse de la douleur privée ajoutée à l'angoisse de la douleur commune, il mesure la souffrance infinie de la France, heureux seulement d'avoir pu l'atténuer en partie par les dispositions habiles que sa prévoyance sut nous imposer.

Les hasards de la politique n'ont pas voulu que cette grande intelligence qui avait rendu un service si immense à la patrie à la veille de la guerre fût appelée à conduire les affaires du pays pendant les années terribles du conflit. Le rapide passage de M. Louis Barthou dans le cabinet Painlevé, en 1917, d'abord, comme ministre d'Etat, puis comme ministre des Affaires Etrangères, ne lui ont pas permis de donner sa mesure dans cette crise nationale. Mais qui pourrait douter de l'énergie qu'il eût déployée, qui doute que cette énergie,

que cette clairvoyance, que cette intelligence ne se retrouveraient demain aussi passionnées de servir l'Etat et la Patrie ?...

*
* *

Telle est, rapidement esquissée, la carrière politique de M. Louis Barthou jusqu'à ce jour. A la juger de loin, elle apparaît surtout à la manière d'une ligne brisée, d'un chemin qui se heurte à des difficultés, d'une route aux obstacles nombreux mais toujours franchis. C'est le privilège des hommes supérieurs de rencontrer ainsi dans la destinée ces oppositions brusques devant lesquelles la volonté doit se tendre, l'énergie se rassembler, la patience mûrir. Deux ou trois fois dans son existence M. Louis Barthou s'est ainsi heurté à des parti-pris, à des colères ou même à des haines que faisaient surgir sous ses pas sa volonté de réalisation, son esprit de décision et son énergie. Chaque fois il a triomphé de l'obstacle.

N'est-ce pas dans sa nature même de montagnard de connaître les sentiers dangereux et les chemins escarpés ? N'est-ce pas aussi dans sa nature de les fouler bravement, avec cette allégresse, avec cette sûreté, de ce pas un peu élastique qu'ont les gens de sa race ? Michelet, parlant d'eux, écrivait déjà il y a près d'un siècle : « Le joli petit homme sémillant de la plaine qui a la langue si prompte, la main aussi, et le fils de la montagne

qui la mesure rapidement. » Voilà-t-il pas, en un prodigieux raccourci, la silhouette de l'auteur de *Mirabeau* ? Petit, vivace et solide, planté, arqué sur ses jambes, on le sent prêt aux plus dures fatigues, aux plus redoutables travaux. Qui pourrait lasser l'énergie ou la patience de cet entêté ? Qui pourrait se vanter de couvrir cette voix chaude et puissante ? . . .

Solide, batailleur et disert, ce sont quelques-unes de ses qualités, il en a une autre qui frappe tout de suite : c'est la distinction de la parole. La jolie langue que parle M. Louis Barthou, aux inflexions harmonieuses, aux mots choisis, à l'aisance aimable que souligne un rien, une pointe d'accent, une façon originale de rouler les *r* qui surprend et qui amuse. « Ayant l'oreille musicale, a-t-il écrit de *Mirabeau*, il savait la valeur des mots ; il n'ignorait pas qu'il suffit parfois d'en déplacer deux ou trois pour transformer une phrase et lire dans l'harmonie et la mesure. » Cette musicalité de la phrase de M. Barthou, elle étonnera moins lorsqu'on saura que ce bel orateur est doublé, lui aussi, d'un musicien excellent. De même personne n'a été surpris de l'étoffe solide dont sont faits ses discours quand on a su que l'homme politique était doublé d'un écrivain : *Mirabeau* et *Lamartine* achèvent d'expliquer cette haute tenue littéraire qu'on retrouve toujours dans ses morceaux d'éloquence, même quand ils sont couchés dans les pages d'un livre.

N'était-il pas naturel que M. Louis Barthou fût entraîné à consacrer sa première œuvre littéraire à un grand orateur ? Ce qui paraît l'avoir surtout attiré dans *Mirabeau*, c'est la complexité de cette curieuse figure où il y a du tribun, de l'homme de cœur, du dilettante, du passionné et de l'homme de lettres. Ce qu'il a voulu faire, c'est montrer les faces diverses de cette personnalité au fur et à mesure qu'elles apparaissaient. Les premiers chapitres sur les années de jeunesse, sur Sophie de Monnier, sur le Donjon de Vincennes et sur les procès de Mirabeau sont à la fois amusantes comme un roman et alertes comme l'époque qu'elles ressuscitent. Celles sur la carrière politique de Mirabeau ne sont pas moins remarquables par le souci qu'a pris l'auteur de rendre justice à l'orateur, de mettre à son vrai rang le tribun. M. Barthou n'a pas oublié la part qui revient aux *collaborateurs* de Mirabeau, les Reybaz, les Dumont, les Clavière et il a fort bien souligné tout ce que le grand homme leur doit, mais il n'a pas omis non plus de dire ce que le génie oratoire apportait à ces travaux de compilation, à ces recherches, à cet échafaudage d'érudition qui s'élevait autour de l'œuvre future. Ce que Mirabeau appelait *mettre un trait* à l'ouvrage, une saillie, une épigramme, une ironie, c'était tout simplement ce je ne sais quoi qui donne à la pensée un ton personnel, qui la met en lumière, qui en fait scintiller les facettes au grand jour. Opération magique pour laquelle le

génie a des ressources infinies qu'ignora toujours le modeste et sûr talent de ses collaborateurs.

Reste la carrière même de l'homme public : tout en admirant cette énergie, cette puissance de travail et d'improvisation et l'éclat magnifique de ce talent, M. Louis Barthou ne peut s'empêcher de regretter que Mirabeau n'ait pas été ministre au début de la Révolution : non seulement sa destinée eut été changée, mais les destins de la France eussent été autres : « En conciliant la royauté et la Révolution, l'autorité royale et la liberté nationale, les principes de 1789 et les prérogatives du pouvoir exécutif, en faisant du pouvoir royal le patrimoine du peuple, il aurait épargné à la France la Terreur, le Césarisme et l'invasion. Il aurait avancé d'un quart de siècle l'établissement définitif des conquêtes politiques de la Révolution. » ⁽¹⁾ Ainsi, avant même l'union sacrée, M. Barthou regrettait qu'elle n'eût pas été instaurée dans le passé et c'était l'un des reproches qu'il élevait contre le grand tribun.

Lamartine orateur n'est pas un livre moins saisissant que *Mirabeau*. Ce n'est pas la première fois que M. Louis Barthou s'approchait de cette grande figure. Avec Victor Hugo, c'est celle de l'époque romantique qui l'attire le plus inépuisamment. L'orateur, le poète, l'homme politique, l'amant, le lyrique, l'historien, le critique, le

(1) *Mirabeau*, p. 2, 6.

républicain, l'aristocrate ne se succèdent-ils pas tour à tour dans cette grande âme d'un siècle tumultueux ? N'a-t-elle pas mille aspects, mille détours, mille trouvailles ? Ne confère-t-elle pas surtout une sorte de dignité, de beauté altière à tout ce qu'elle touche ? Génie multiple dans ses expressions, mais magnifique dans chacun d'eux.

Entre toutes, c'est celle de l'orateur que M. Louis Barthou a choisie pour l'analyser et pour la peindre. Il n'en pouvait toucher de plus grandiose ni qui donne naissance à des scènes plus émouvantes. Lamartine orateur, c'est à la fois la plus pure parole qui soit tombée dans une assemblée parlementaire et le plus passionné des verbes qui ait été lancé du haut des barricades de la Révolution. C'est un discours athénien ou une harangue de la Convention, et c'est toujours, au fond, la même flamme, la même générosité, la même passion.

M. Barthou l'a analysé avec amour ce génie de la parole lamartinienne, le prenant à ses débuts, le montrant qui grandit, qui s'enfle, qui se perfectionne et s'étale tout à la fois. A la Chambre, c'est chaque parti qui veut l'accaparer, présentant ses triomphes futurs. Mais lui se prête déjà sans se donner, se réservant pour les grandes batailles de demain, pour celles qui dépasseront les murailles d'une salle de séance et iront déferler jusque dans les carrefours. Au fond, c'est par ces tumultes prodigieux qu'il est créé, il le sent lui-même, et,

peut-être, est-ce pour cette raison qu'il apparaît, à ses premières joutes, si sec, si cassant, si compassé. Cependant il se soumet à la dure discipline de la tribune, il fait mieux : il apprend la langue des affaires et il ne tarde pas à y triompher. « Qu'il s'agisse des sucres, des rentes ou des chemins de fer, Lamartine aborde avec une égale aisance les côtés spéculatifs et les côtés pratiques de ces grands problèmes : son génie soulève son talent sans lui nuire et l'on n'est plus surpris qu'un poète puisse parler, tout en parlant mieux, comme un industriel, comme un financier ou comme un économiste. »

Mais voici, maintenant, la période triomphante de cette vie, le stade lumineux de cette carrière, ce que M. Barthou appelle *Trois mois de dictature oratoire*. Il s'agit du rôle magnifique que va jouer le poète durant les sanglantes journées de 1848. Il faut lire cette phase palpitante sous la plume de M. Barthou pour comprendre à quel point Lamartine se multiplia, se surpassa dans une foule en délire de sa parole qu'il enfiévrant et qu'il apaisait tout à la fois. Le poète s'était transformé : habitué jusque-là aux discours un peu solennels, il s'était mué en un orateur bref, simple, énergique, trouvant tout de suite la clef de la situation et souvent résumant celle-ci en un mot superbe de concision. Il s'est dépeint lui-même, « les vêtements en lambeaux, le col nu, les cheveux ruisselants de sueur, souillés de la poussière et de la fumée... » Tout lui servait de tribune : une fenêtre, une

balustrade, la marche d'un escalier. Succès prodigieux, succès de véritable orateur populaire, succès qui constitue l'apogée d'une carrière.

Voilà un spectacle propre à enflammer M. Louis Barthou : son esprit fin d'homme cultivé et racé, son esprit enfiévré de romantique impénitent, son esprit ambitieux des grandes dominations que procure la parole y trouvent également leur compte. Il s'enthousiasme de cette grande âme d'une si hautaine aristocratie qui ne dédaigne pas de descendre dans l'arène, de ce génie créé, semble-t-il, pour les combats de la vie intérieure qui s'élançe, enfiévré, dans la bataille des rucs. Il applaudit, il frémit de joie et d'admiration, il nous contraint à frémir et à admirer avec lui...

* * *

Ces deux beaux livres n'étaient pas seulement les évocations pittoresques de deux figures incomparables, c'était encore deux œuvres de critique solide dans lesquelles on retrouvait l'historien et l'analyste. Lorsque, quittant le passé, M. Louis Barthou voulut un jour, porter ses regards sur le monde contemporain, son coup d'œil ne fut ni moins juste, ni moins pénétrant. Qu'on relise ses *Lettres à un jeune Français* et l'on verra avec quelle précision et quelle sûreté il a discerné les éléments moraux dont se compose l'âme de nos jeunes générations, avec quelle autorité il a posé les

grands problèmes de demain et indiqué l'angle sous lequel ils apparaissent à notre tradition française. Livre de psychologie sociale, solide et nourrie de faits qu'illustre l'effroyable enseignement de la guerre et qui marque tout un côté nouveau du talent littéraire de M. Barthou.

Néanmoins, malgré son incontestable mérite, on ne peut s'empêcher de la considérer, que comme un hors-d'œuvre, une fantaisie dans l'effort de l'auteur de *Mirabeau*, et, malgré tout, lorsqu'on parle de lui, il faut toujours revenir à l'historien littéraire.

Cette forme, si moderne, de la critique, on peut dire que M. Barthou l'a possédée totalement, qu'il en a fait sa chose, son bien, de même qu'il a amalgamé à jamais sa qualité d'homme de lettres avec celle de bibliophile, d'amateur d'éditions rares, de manuscrits et de pièces inédites. C'est un mélange moins fréquent qu'on ne le croit, ce goût simultané pour la littérature et les livres, et l'on aurait vite fait de compter le nombre de gens de lettres authentiques qui furent aussi des bibliophiles. Presque toujours l'une ou l'autre inclination prend le dessus, étouffe sa voisine et s'étale, solitaire.

Chez M. Louis Barthou, les deux tendances se sont juxtaposées, au contraire, sans se nuire : le bibliophile a inculqué à l'écrivain le souci de la forme et l'écrivain a transmis au bibliophile le goût du fond. D'où un plaisir plus complet dans

les joies que procurent les lettres : M. Barthou savoure mieux un grand poète s'il le lit dans une belle édition que dans un livre vulgaire et je suis bien sûr qu'il en serait tout à fait féru si l'exemplaire qu'il possédait était unique. s'il renfermait des chapitres manuscrits inédits, des variantes ou une correspondance s'y rattachant. Toute cette documentation *périlivresque*, si l'on peut dire, tous ces *en-marge* d'un poème ou d'un roman, c'est là ce qui le séduit avant tout dans le domaine des pièces rares.

Ne nous hâtons pas d'imiter certains qui la condamnent à la légère, cette fureur de la documentation, cette soif de l'inédit, cette recherche obstinée des à-côtés du texte. Elle a permis à des esprits excellents animés à la fois par la curiosité des dessous de l'œuvre et par le désir d'interpréter cette dernière, de faire des trouvailles véritables et de donner un sens nouveau à des morceaux que nous croyons connaître depuis longtemps. En tous cas, si des préoccupations de cette nature n'aboutissent pas, chaque fois, à une découverte retentissante, on peut dire qu'elles s'unissent au travail de la véritable critique en la vivifiant, en l'aiguillant vers des destinées nouvelles.

Si l'on veut savoir ce que peut produire la juxtaposition de ces deux tendances, que l'on prenne, au hasard, les articles littéraires qu'a publiés ça et là M. Louis Barthou. On s'apercevra que tout en nous faisant faire le tour de sa biblio-

thèque, de son petit musée, de ses pièces rares et de ses inédits, il jette des vues insoupçonnées sur tel ou tel auteur, il démolit une légende, il rétablit une vérité, il reconstitue un état d'âme. L'apport constitué par lui semble insignifiant en apparence : prenez garde que ce ne soit, en réalité, la clef minuscule qui nous permette d'ouvrir un cœur, de découvrir une passion, de fouiller dans le recoin secret d'une âme. Lisez des articles comme *Chateaubriand et Victor Hugo*, *En marge des Confidences*, *Victor Hugo correcteur d'épreuves*, *Sur un manuscrit de Lamartine*, et vous saisirez ce que cette méthode peut avoir de vivifiant et les fruits qu'elle peut produire. A propos de *Victor Hugo correcteur d'épreuves*, M. Louis Barthou écrit : « Peut-être trouvera-t-on que ces détails sont indifférents. Je ne puis partager cet avis. L'attention portée à de petites choses n'est pas toujours une petitesse et ne diminue pas forcément un grand esprit qui s'y complait. » Il s'agissait de l'avis de l'auteur des *Contemplations* sur la forme typographique à donner à un vers. Et M. Barthou d'ajouter : « Victor Hugo avait compris que la typographie est une forme de l'art. »

Il n'est donc pas exact que cette forme de critique soit inférieure comme résultats à celle qui se contente de jongler avec les idées. Qui prétendra, par exemple, que le plan inédit d'un discours de Lamartine où se dévoilent sa manière, sa méthode, le secret de sa maîtrise oratoire ne soit pas un

document littéraire de premier ordre ? Ouvrez le livre de M. Barthou consacré au chantre des Girondins, et vous l'y trouverez tout entier. Mais y serait-il si l'auteur n'avait été un chercheur passionné du document, un fureteur et un amateur d'autographes ?...

Cette question si délicate de la documentation, elle vient encore de se poser à propos du dernier livre de M. Louis Barthou, de ses *Amours d'un Poète* qui sont certainement l'œuvre de biographie critique la plus curieuse qui ait paru dans ces dix dernières années. C'est toute l'histoire sentimentale de Victor Hugo que M. Barthou a abordée et traitée avec un luxe de détails inédits, avec une mise en jeu de documents exceptionnellement captivants. Toute l'évolution amoureuse de ce grand cœur, phase par phase, toutes les complications sentimentales de cette âme partagée entre deux passions également puissantes, l'une pour l'épouse, l'autre pour la maîtresse y sont décrites dans leurs replis les plus intimes. Les carnets de Victor Hugo, la correspondance de Juliette Drouet ont été la mine inépuisable d'où le critique a tiré son beau livre. Des rapprochements ingénieux de textes, une étude approfondie de dates ou de faits, un indice relevé ici, une hypothèse formée là, tout est prétexte à recherches passionnantes pour ce chasseur sans cesse aux aguets. Tout est prétexte aussi à ce qui peut orner, embellir et magnifier une mémoire qui lui est chère. M. Louis Barthou

n'est pas de ceux qui séparent volontiers l'artiste de l'homme. Fidèle à la méthode de Sainte-Beuve, il croit qu'une connaissance plus approfondie de l'homme ne peut que servir les intérêts de l'artiste. On le louera encore ici d'être demeuré dans la bonne voie et de nous avoir aidé à comprendre jusque dans ses passions cachées cet être surhumain que fut l'auteur de la *Légende des Siècles*.

Félicitons-nous de cette idolâtrie de l'auteur de *Mirabeau* pour ces précieuses petites choses. Félicitons-nous qu'il aime du livre le fond et la forme, le texte et le vêtement, la robe qui l'enserme et le corps qui se moule dans la reliure. Son goût précieux a déjà sauvé de la destruction et de l'obscurité maintes épaves qui étaient des documents hors ligne, sa curiosité, son sens critique et son flair nous assurent qu'il utilisera ces fragiles beautés, ornements de sa bibliothèque, pour la connaissance plus approfondie des auteurs que nous aimons.

En attendant, il les ouvre libéralement à deux battants, les portes de cette bibliothèque précieuse, à ceux qui ont le goût des beaux livres et le désir d'en contempler. Lui-même vous en fait les honneurs, et qui n'a pas vu dans ce rôle l'ancien président du conseil ignore la joie que peut ressentir un amateur à palper de belles reliures, à caresser des éditions originales, à feuilleter un manuscrit authentique. Avec prestesse, ce petit homme va et vient, circule et tourne autour des rayons

surchargés de volumes, en saisit un, l'ouvre. le remet, monte sur un escabeau, en déniché un autre, l'examine un instant et vous le glisse dans les mains en vous disant simplement : « Regardez ! » tandis qu'un éclair de triomphe malicieux luit derrière son lorgnon. Vous regardez, et, avec émotion, vous reconnaissez une merveille de typographie, de reliure ou d'édition et parfois les trois ensemble, complétées par un précieux autographe ajouté au texte.

C'est en la parcourant cette bibliothèque restreinte mais encombrée de raretés, qu'on saisit mieux la nature et l'étendue du goût de M. Barthou. Loin de se cantonner dans une époque, comme on l'imagine trop volontiers d'ordinaire, l'auteur de *Mirabeau* étend ses investigations de bibliophile sur le domaine entier de la littérature française. Et si, par hasard, il vous fait admirer pour la première fois ses richesses, ce ne sera peut-être pas vers les rayons du romantisme qu'il se dirigera tout d'abord, mais vers ceux qui soutiennent les incomparables exemplaires des siècles classiques, surtout les XVI^e et XVII^e. Voici un magnifique exemplaire de Rabelais, voici l'édition des œuvres de Villon qui a appartenu à Marot, voici un Régnier presque unique : « Les premières œuvres de M. Régnier », édition de 1608, dont on ne connaît que deux ou trois exemplaires. Voici les éditions originales de Racine, habillées soit dans une somptueuse robe de maroquin moderne, soit dans

une respectable reliure de l'époque. Voici une perle : *Athalie* avec des notes marginales de l'auteur. Voici une des merveilles de cette collection dont M. Louis Barthou est le plus justement fier, d'abord parce que l'ouvrage est unique, ensuite parce que l'auteur de *Lamartine* est un passionné de Bossuet : une édition originale de l'*Histoire Universelle* dans laquelle a été enchâssée, par ses soins, un devoir du Grand Dauphin corrigé de la main même de Bossuet !

Veut-on passer à une époque plus moderne : on admirera le Racine aux armes de Mirabeau et un précieux André Chénier renforcé d'une poésie autographe. Et puis c'est toute la période romantique si comblée de richesses de toutes sortes qu'on ne sait plus lesquelles choisir. Manuscrits de Lamartine, de Hugo, lettres inédites, notes intimes, exemplaires à variantes ou corrigés de la main des auteurs, se succèdent devant vos yeux éblouis. A eux seuls, les carnets de Victor Hugo valent une petite fortune : l'un d'eux, le livre d'amour, sur lequel l'auteur de la *Légende des Siècles* notait ses impressions d'amoureux et d'amant est peut-être le document psychologique le plus extraordinaire qu'on ait jamais recueilli sur un grand poète. D'autres, carnets de voyage, carnets de lecture, carnets de ménage, sur lesquels sont griffonnés pêle-mêle des vers inédits et une note de blanchisseuse, des indications domestiques et des pensées, sont sans prix pour les hugolâtres, pour les

curieux, pour tout le public. Les éditions originales sont dans un état merveilleux, la plupart ont été ornées par M. Barthou de lettres, de vers, de prose se rapportant au livre et qui en décuplent le prix pour les gens de goût. Livres de Hugo, manuscrits de Hugo, lettres de Hugo, l'auteur de *Mirabeau* a poussé la passion pour le grand homme jusqu'à collection des plumes d'oie lui ayant appartenu et — relique inestimable — « l'encrier d'où est sortie la *Légende des Siècles* » — comme l'indique l'attestation écrite de la main du maître au dos du modeste objet.

Lamartine n'est pas moins choyé. Voici le manuscrit de trois *Harmonies* dont *Milly ou la Terre natale* et deux carnets de *Jocelyn* dont l'un contient les *Laboureurs*. Voici des plans inédits de discours, des notes intimes, des exemplaires corrigés de la main de l'auteur, enrichis de variantes, devenus de véritables reliques.

Enfin, si vous êtes passionné de l'époque moderne, la bibliothèque de M. Barthou aura encore de quoi vous satisfaire. Les grands romanciers, les grands poètes contemporains sont là, habillés de somptueuses reliures, agrémentés, eux aussi, de *marginations* et d'additions imprévues. Le manuscrit de *Sagesse* de Verlaine (trésor incomparable) voisine avec des manuscrits de Anatole France, avec des dessins et des autographes de Rostand, avec le manuscrit de *Madame Chrysanthème* et des notes de Pierre Loti prises par lui, au crayon, dans

le désert, rédigées le soir au bivouac et d'où sont sortis *Au Désert* et *Vers Ispahan*.

Qui ne serait ébloui par la succession de tant de choses d'un goût si parfait et d'un choix si judicieux ? Quand il vous a fait admirer chacun de ses trésors, M. Barthou vous laisse malicieusement une minute dans votre admiration, et puis, tout simplement, il vous fait le récit de sa découverte. Car la possession de chacun de ces objets a une histoire, et voilà où gît l'attrait le plus puissant peut-être de cette collection. Elle n'a été fabriquée ni à coup de billets de mille, comme celles de tant de nababs grossiers, ni au hasard d'un héritage ou d'une découverte unique. Elle a été constituée lentement, bribe à bribe, en procurant, chaque jour, à celui qui la créait le plaisir délicat de la trouvaille, les joies émotionnantes de la recherche, le battement de cœur du triomphe. Elle a été improvisée au hasard des occasions, sans plan rigide, sans recherche de l'effet. Sans doute elle réalise les inclinations secrètes du propriétaire, mais elle est variée dans ses richesses, elle comprend des reliures d'art et des lettres inédites, des exemplaires uniques et des livres à notes originales ou à variantes. Et, en définitive, elle est le reflet de cet esprit orné, érudit, enthousiaste et artiste.

* *
* *

Ainsi se complète le portrait d'un des premiers hommes politiques de ce temps. Orateur, diplomate, critique, historien, M. Louis Barthou a exercé son activité dans des directions très diverses, mais toujours avec un même bonheur. L'Académie Française, en le recevant chez elle, n'a eu que l'embarras du choix entre les titres qui militaient pour la possession d'un fauteuil. Il n'y a pas qu'un montagnard robuste sous ses apparences solides : il y a l'un des psychologues les plus avertis, l'un des politiciens les plus fins et les plus sensibles aux souffles divers qui l'agitent. Serait-ce en vain que l'auteur de *Mirabeau* aurait parcouru le passé, interrogé les protagonistes de l'histoire et analysé leurs états d'âme ? Son expérience s'est enrichie de celle de tous ces grands orateurs, de ces grands poètes, de ces grands premiers rôles. Il a démêlé avec Mirabeau les intrigues révolutionnaires, il s'est enflammé pour les grandes idées avec les romantiques, il a vibré avec la parole de Lamartine, il a discipliné sa volonté à l'étude d'un opiniâtre comme Hugo. Son goût de l'autorité, son sens de la discipline se sont raffermis et développés à la connaissance du passé de la France, son énergie s'est galvanisée, son désir d'unité nationale en même temps que ses souvenirs de la tradition et son instinct de la démocratie lui ont

fait apercevoir bien des traits communs entre des choses qui, en apparence, semblent très éloignées. Il a délimité ainsi plus exactement sa personnalité. Et il s'est créé ce qu'il est, l'orateur à la parole nuancée et harmonieuse, mais au souffle ardent, le politicien volontaire mais avisé, l'esprit clair qui voit clairement ce qu'il veut, mais dont l'intelligence souple saura s'adapter à tous les méandres du chemin pour y parvenir. Enfin, par-dessus tout, on aperçoit qu'il possède une sorte d'instinct supérieur, de divination des événements qui le guide avec plus de sûreté que les calculs les plus minutieux. Cette anticipation brusque, cette révélation de l'avenir, il l'a eue à l'époque où il a fait voter la loi de trois ans, et elle l'a sauvé et elle a sauvé le pays avec lui. Ce souvenir-là est impérissable pour sa mémoire et il n'en faut pas davantage dans l'histoire pour consacrer un grand homme d'Etat.

JULES BERTAUT.

La pire des victoires serait celle qui préparerait
une abdication. Elle adjoindrait une impopularité
à une honte. La France et les alliés se verraient
payer le dividende.

Écrit en mai 1918, transmis en février 1919

Louis Barthou



OPINIONS

D'Emile Faguet :

« M. Louis Barthou a écrit sur Mirabeau un très beau livre, clair, sobre, ferme, bien ordonné, d'une lucidité historique et politique à n'y rien souhaiter, nullement oratoire, ce qui témoigne, en un tel sujet, d'une maîtrise de soi extraordinaire, grave comme un rapport, mais pour ce qui est du récit des faits et de la peinture des scènes, très animé et très vivant ; un livre où l'on sent l'homme politique à la facilité avec laquelle l'auteur se démêle et se débrouille dans les labyrinthes de l'histoire parlementaire, extrêmement mesuré, quoique sans faiblesse, dans l'appréciation du héros, enrichi d'inédits bien compris et non surfaits, ce qui est rare ; un livre d'histoire, enfin, qui est un livre d'historien, ce qui n'est pas commun non plus. »

De Henry Roujon :

« On prend peur, dès qu'on aperçoit ma hure, » disait Mirabeau... Le plus récent portraitiste du monstre, M. Louis Barthou, s'est placé bravement en

face de la hure. Nous y avons gagné une fort belle page de psychologie, hardie, sincère et vivante. »

(*Le Temps.*)

De Francis Chevassu :

« M. Louis Barthou est d'autant mieux placé pour apprécier l'œuvre de Mirabeau que, ministre ou député, il fut appelé à résoudre maints conflits qui se posaient déjà jadis. Cette compétence de technicien, si j'ose dire, est d'autant plus précieuse qu'elle ne coûte rien à l'impartialité. L'auteur de *Mirabeau* n'abuse pas de ses préférences personnelles pour engager des polémiques rétrospectives. Il a l'élégance que se refusèrent trop souvent des écrivains étrangers à l'action de n'être ni un historien de droite, ni un historien de gauche. La situation considérable qu'il occupe dans la vie publique ne le sert qu'à mieux comprendre les faits et non à les interpréter, en les disciplinant au gré de sympathies doctrinales. »

(*Le Figaro.*)

De M. Georges Lecomte :

« Jamais la force de la nature, à la fois fougueuse et contenue, qu'est Mirabeau ne fut mieux montrée dans ses origines, ses tares, ses prodigieuses qualités et son action irrésistible. Non seulement M. Louis Barthou a su, par l'excellente méthode de son étude, tirer le meilleur parti de tous les documents jusqu'alors connus et s'en servir pour mieux éclairer cette attrayante physionomie, cette « hure » formidable de Mirabeau, mais encore il a la bonne fortune de pouvoir élucider certaines péripéties passionnées, jusqu'à

présent encore un peu mystérieuses, de cet irrésistible conquérant des cœurs.

« La critique la plus rigoureusement scientifique ne peut que savoir gré à M. Louis Barthou du soin et des précautions qu'il prend pour nous expliquer son personnage, son développement, puis, peu à peu, ses pensées et ses actes... Je ne crois pas que Mirabeau puisse jamais avoir statue plus vivante et plus vraie. »

(*Le Matin.*)

De M. G. Lenôtre :

« Dans le livre qu'il vient de publier sur *Lamartine orateur*, M. Louis Barthou étudie avec une pénétration singulière les causes lointaines de cette évolution. A vrai dire, c'est une révélation : on savait bien que Lamartine avait siégé au Palais-Bourbon et qu'il avait été mêlé à nos orages politiques ; on citait même de lui, et pas très exactement, une riposte fameuse à l'émeute ; mais c'était là tout ce qu'on connaissait, — exception faite des érudits, — de sa vie publique qui restait, sinon comme une tache, du moins comme une ombre gênante obscurcissant l'éclat de sa gloire littéraire.

« Et voici qu'il nous est montré comme le plus studieux, le plus perspicace, le plus loyal, le plus éloquent des législateurs ; l'auteur de *Jocelyn* prend place, dans la fresque de notre histoire parlementaire, à côté de Mirabeau qu'il domine par ses scrupules, et de Vergniaud qu'il surpasse en clairvoyance. Ceux qui ont la bonne fortune de connaître et d'avoir entendu parler M. Louis Barthou ne s'étonneront pas de la prédilection qu'il apporte à cette réhabilitation. Par similitude d'aspirations, il s'est épris tout naturellement

de cet ardent amour de la liberté, de ce goût fougeux des luttes oratoires, de ce respect du noble passé de la France, de ces convoitises ardentes vers les promesses de l'avenir qu'il a trouvés chez son héros. »

(*Le Monde Illustré.*)

De M. J. Ernest-Charles :

« Sa noblesse, la noblesse de l'esprit, la noblesse du cœur, M. Louis Barthou les aperçoit incessamment dans l'éloquence de Lamartine ; et le lyrisme, tantôt plus mesuré, tantôt plus impétueux, de la forme et de la pensée. Il serait exagéré de prétendre que M. Louis Barthou est un lyrique ; il n'est pas excessif de dire que M. Louis Barthou a défini parfaitement le lyrisme oratoire, si original et si émouvant, de Lamartine. Je dis : si original. Et pourtant Lamartine avait des maîtres. M. Louis Barthou, voué dans l'histoire de la Révolution et à qui ses études sur Mirabeau ont rendu familière l'éloquence de ce temps, a discerné très exactement la parenté de l'éloquence de Lamartine et de Vergniaud. Il y a là une étude des influences bien précise et bien fine, et l'on sait, de reste, que l'étude des influences est fort malaisée... »

(*Excelsior.*)

De M. André Beaumier :

« Le *Lamartine orateur*, de M. Louis Barthou, est un ouvrage de grand mérite auquel je crois qu'on aurait pu donner plus de vie, et, pour ainsi parler, plus de gaieté, plus de fougue, et, si l'on veut, plus de flamme, enfin cette alacrité qu'il y a dans tout ce qui est de Lamartine, dans sa poésie ou dans sa politique, dans sa personne même. C'était, du reste,

plus facile que de mener à bien l'œuvre que M. Louis Barthou a préférée, l'œuvre d'un historien véritable et qui ne confond pas Cléo, la muse grave de l'histoire, avec ses sœurs frivoles. Il a réuni tous les documents ; il en a découvert beaucoup de très importants et précieux, il a, sur quelques faits, renouvelé le sujet. Principalement il a interprété son personnage avec une intelligente et parfaite équité. »

(*La Revue des Deux-Mondes.*)

De M. Léon Bérard :

« M. Louis Barthou a fait revivre, dans *Lamartine orateur*, avec un art accompli, une des plus pures et des plus hautes figures de la France moderne. Et, par un rare scrupule de probité intellectuelle, il a voulu s'effacer en quelque sorte devant son modèle. Il lui était facile, avec son expérience politique et son autorité, de prononcer sur tous les grands débats où Lamartine se trouva engagé et d'écrire un livre à considérations. Il a mieux aimé nous le montrer aux prises avec les événements et avec les hommes, révélant à travers les péripéties d'une carrière trop peu connue, la prodigieuse diversité de son génie... L'homme d'État, dans cet ouvrage, n'a prétendu qu'à être le collaborateur et le second de l'écrivain. L'ouvrage en a reçu des qualités de mouvement et de vie qui le rendent singulièrement attachant. »

(*Le Figaro.*)

De M. Camille Le Senne :

« Le livre où l'histoire de Mirabeau fait revivre cet autre grand orateur, aussi véhément et plus pur, est une belle œuvre impressionnante et réconfortante, et

aussi un miroir où se reflète la pensée d'un véritable homme d'Etat pénétré des généreuses théories de son modèle. Il pourrait avoir pour épigraphe la devise : « Aimer, c'est comprendre. »

(*La France.*)

De Paul Flat :

« J'ai dit que M. Barthou était orateur-né, je n'ai point dit qu'il fût toujours habile — car là encore, à la tribune plus qu'ailleurs, son extrême nervosité, son absence de main-mise sur lui-même est son pire ennemi. Ce qui lui manqua, ce fut l'*alter ego*, le conseiller clairvoyant qui eût été pour lui comme sa conscience vivante et ne lui eût pas épargné les critiques. Son talent était digne de rencontrer un tel mentor, et pourquoi faut-il qu'à cette heure unique, irremplaçable, de la formation, il ne l'ait pas rencontré ? On discerne en lui un défaut de psychologie politique que, pour ma part, je n'ai jamais pu m'expliquer, ou, plutôt, si... c'est affaire de caractère, d'impulsivité méridionale. Il n'a pas appris à dominer ses nerfs, à se composer un attitude qui lui confère un ascendant décisif sur la matière parlementaire qu'il lui faut pétrir et malaxer ! Mieux que personne je comprends son mépris pour tout ce monde-là. Mais pourquoi ne pas le mieux dissimuler ? Car un chef de gouvernement a besoin de ceux-là même qu'il méprise. Voyez son rival heureux, Briand, avec ses mains toujours tendues en avant et qu'il rapproche d'un geste large comme s'il bénissait son auditoire ! Pense-t-on que son mépris soit moindre pour ceux dont il s'agit d'obtenir les voix ? Aucunement... mais il excelle à le cacher. Tandis que lui, à peine a-t-il commencé, la mauvaise

humeur est peinte sur son visage. Il s'adosse à la tribune... tel le sanglier prêt à foncer sur le chasseur.

« Quand même, c'est un bel orateur, aux arguments topiques et convaincants. Lorsqu'il ramassait en un faisceau serré les raisons Impérieuses militant en faveur de la loi nouvelle et des sacrifices que les Français se devaient imposer s'ils voulaient continuer de vivre, tout cœur bien placé sentait qu'il venait de préciser les destinés de la patrie. Même à cette heure si grave où l'attention ne pouvait aller à la forme du discours, mais à la qualité des arguments, comment n'être pas sensible à la pureté d'une langue qui jamais ne fait un faux pas, qui dans le développement des plus longues périodes retombe toujours sur la cadence exigée par l'oreille et satisfait à la loi du nombre que tout auditif porte en soi, langue d'un orateur qui aime la musique et qui s'y connaît, très supérieure quand il parle à ce qu'elle est quand il écrit, car, je le répète, il est orateur-né, et l'on ne saurait être à la fois écrivain et orateur. Il faut choisir... ou plus exactement, c'est la nature qui, pour nous, fait son choix. »

(*La Revue Bleue.*)

BIBLIOGRAPHIE

Faculté de Droit de Paris. De la distribution des biens en meubles et immeubles. Droit français. De l'origine de l'adage « Vilis mobilium possessio » et de son influence sur le Code civil. (Thèse pour le doctorat. — Paris, Rousseau, 1886.)

Notes de voyage. En Belgique et en Hollande, trois jours en Allemagne. — (Paris, 1888.)

Discours prononcé par Louis Barthou à la séance de la Chambre des Députés du 23 novembre 1893. (*Discussion de l'interpellation de MM. Jaurès et Millerand sur la politique générale du gouvernement.* — Paris, imprimerie des *Journaux officiels*, 1893.)

Association nationale républicaine. Discours politique prononcé à Bayonne le 3 octobre 1897. — (Paris, 1897.)

L'Action Syndicale. — (Paris, A. Rousseau, 1904.)

Alliance républicaine et démocratique. Le banquet du 13 Décembre 1905. — Paris, 1905.)

Diderot, (discours prononcé à la Sorbonne le 15 novembre

1913 à l'occasion du deux centième anniversaire de la naissance de Diderot.) — (Paris, R. Helleu, 1914.)

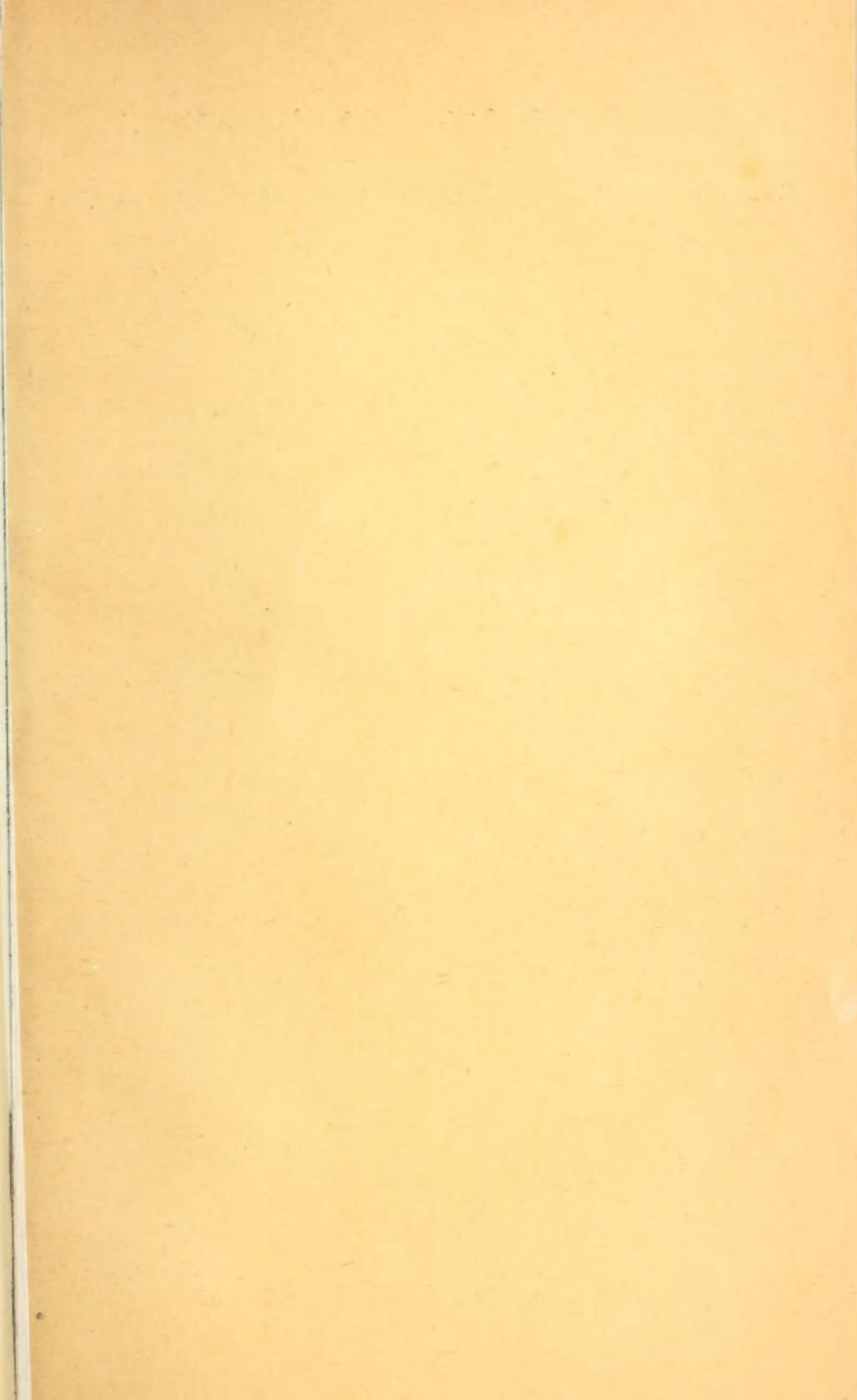
En marge des Confidences, lettres inédites de Lamartine.
— Abbeville, imprimerie de F. Paillaut, octobre 1913.
[Collection « Les Amis d'Edouard » n° 18].

L'Heure du Droit, France, Belgique, Serbie.
(Paris, Crès, 1915).

Mirabeau. — (Paris, Hachette, 1913.)

Lamartine orateur. — (Paris, Hachette, 1916.)

Les Amours d'un Poète. — (Paris, L. Conard, 1918.)



Les Célébrités d'Aujourd'hui

Nouvelle collection artistique de Biographies contemporaines

Chaque biographie luxueusement imprimée forme une élégante plaquette in-18 ornée d'un portrait-frontispice et d'un autographe, complétés par suite d'opinions. Prix : 1 fr.

Maurice Donnay, par R. LE BRUN.

Jules Lemaitre, par E. SANSOT-ORLAND.

Judith Gautier, par R. DE GOURMONT.

Camille Lemonnier, par LÉON BAZALGETTE.

Emile Faguet, par Alp. SÉCHÉ.

Henri de Regnier, par Paul LEAUTAUD.

Alfred Capus, par Edouard QUET.

Willy, par Henri ALBERT.

Peladan, par René-Georges AUBRUN.

Pierre Louys, par Ernest GAUBERT.

Maurice Maeterlinck, par Ad. van BEVER.

Marcel Prévost, par J. BERTAUT.

F. Brunetière, par L.-R. RICHARD.

F. de Curel, par R. LE BRUN.

Jean Lorrain, par E. GAUBERT.

Jean Moréas, par Jean de GOURMONT.

Paul et Victor Margueritte, par Ed. PILON.

Henry Houssaye, par L. SOROLET.

Camille Mauclair, par Jean AUBRY.

Edouard Rod, par Firmin ROZ.

François Coppée, par E. GAUBERT.

Henry Bordeaux, par A. BRITSCH.

Jules Claretie, par G. GRAPPE.

Georges Clémenceau, par M. LE BLOND.

Georges Courteline, par R. LE BRUN.

Léo Claretie, par Pétrus DUREI.

Maurice Barrès, par René GILL

Sully Prudhomme, par P. FONS

Rachilde, par Ernest GAUBERT.

J.-H. Rosny, par J. CASELLA.

Edouard Schuré, par L. de ROA

Auguste Dorchain, par A.-E. S

Comtesse M. de Noailles, par GILLOUIN.

Catulle Mendès, par A. BERTRA

Saint-Georges de Boubelier, par LE BLOND.

René Doumic, par E. BEAUFILS.

Pierre Loti, par Jean MARIEL.

L'Abbé Loisy, par Alfred DETR

Marcelle Tinayre, par MAMY.

Henry Bataille, par DENYS AM

Paul Déroulède, par FLOU MATTER.

Lucien Descaves, par E. MOSEL

René Bazin, par A. de BERSAUC

E. Brieux, par Adrien BERTRA

Edmond Rostand, par L. HAUGA

Monseigneur Duchesne, par C. D'HABLOVILLE.

G. de Porto Riche, par Claud MARX.

Pau' Hervieu, par HENRY MALN

Léopold Lacour, par HARLOR.

Ch.-Henry Hirsch, par F. CARC

Raymond Poincaré, par MAISNE

Général Joffre, par Alphonse S

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Pq Bertaut, Jules
67 Louis Barthou
B37B35

